

© **Lydia BISANTI**

**Editeur:**

BUENOS BOOKS INTERNATIONAL, PARIS

Tél: 01 45 41 11 76

Fax: 01 53 01 69 51

E-mail: BuenosBooks@free.fr

Site: [www.buenosbooks.fr](http://www.buenosbooks.fr)

ISBN : 1<sup>ère</sup> édition imprimée, 2006 : 291549519X

ISBN : 1<sup>ère</sup> édition Version électronique: 2915495203

Version originale anglaise :

Titre : Transmutation, A Novel About Eternal love

Editeur Buenos Books America,

ISBN Version imprimée anglaise : 1932848126

ISBN Version numérique anglaise : 1932848134

Image de Couverture et mise en page:

© Lydia BISANTI

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2006

## CHAPITRE 1

**F**élicitations M. Eagle ! Vous êtes le plus jeune Président que notre société ait jamais eu. J'espère que vous allez apporter du sang neuf à cette bonne vieille IFI. »

Cette phrase banale, René Eagle l'entend pour énième fois depuis la fin de la réunion du Conseil d'Administration de l'*International Financial Institution*, réunion au cours de laquelle il a été nommé Président du Conseil d'Administration.

René Eagle a 39 ans, diplômé de Harvard Business School, c'est un jeune homme brillant dont les idées révolutionnaires en matière de finance internationale lui ont valu une réputation précoce dans le monde des « grosses affaires ». René n'est pas modeste ; il connaît sa valeur et sent en lui une puissance sans limites. Il sait qu'il domine largement tous ces hommes prestigieux qui l'entourent, le flattent et le haïssent. Il est fier de faire partie de cette minorité superpuissante qui fait la pluie et le beau temps sur la scène internationale. René veut aller encore plus loin, encore plus haut, tout en restant dans les coulisses. Oh ! Il ne vise pas la présidence des Etats-Unis ! Il laisse cela à ceux qui croient encore en ce genre de pouvoir illusoire. Lui, René Eagle veut le vrai pouvoir, celui de l'argent. Il reconnaît qu'il est né doué et qu'il ne doit pas sa réussite uniquement à ses efforts personnels, mais bien à des dons quasi supranormaux qui lui font percevoir les choses avant même qu'elles ne soient formulées. Cette particularité s'étend aussi aux êtres humains qu'il côtoie : il *voit* à travers eux, il *sait* tout ce qu'ils pensent et prévoit tout ce qu'ils vont faire. C'est une force extraordinaire qui l'a aidé, plus d'une fois, à ses sortir de mauvais pas ou à réussir des *coups* spectaculaires. Evidemment, ce don de double-vue a son revers. Il voit ses ennemis comme un chercheur voit des virus au microscope : grossi dix mille fois ! C'est dire qu'il est devenu soupçonneux et qu'il ne fait confiance à personne. Depuis son plus jeune âge il s'est enfermé dans un isolement intérieur total et nul être au monde ne peut se vanter de connaître le fond de sa pensée. Cette solitude ne lui déplait pas : il méprise trop les hommes pour désirer communiquer avec eux sur un plan intime ; il se suffit à lui-même et les autres ne sont là que pour le servir. Pourtant, il a le don de se faire aimer, idolâtrer même, par ceux qui sont *de son côté*. Il n'a pas son pareil pour stimuler *ses hommes* et en tirer le meilleur parti possible. Il est bien plus qu'un chef pour eux, il est le *maître*, celui qui sait et qu'on vénère. Pour René Eagle on n'a pas de sentiments tièdes : on l'adore ou on le hait, et lui, René Eagle, n'a pas de sentiments : il vous stimule ou vous écrase. On le sait, on sait qu'il inflexible, mais il fascine même ses ennemis qui ne peuvent qu'admirer son génie.

Il pense à tout cela et en ressent une profonde joie intérieure, tandis qu'il serre des mains, remercie, plaisante avec tous ces gens qui sont là pour fêter sa nomination à la tête de l'une des plus puissantes sociétés financières du monde. Oh ! Il n'a pas obtenu sa victoire à main levée. La lutte a été dure et sans pitié, et bien des têtes sont tombées. Mais il a gagné et il sait qu'il est à la hauteur de la fonction qui vient de lui être assignée et il a confiance dans l'avenir.

Ce soir la société donne une grande réception en son honneur et René Eagle a hâte de rentrer chez lui pour se reposer un peu. La journée a été éprouvante et il veut aussi se retrouver seul pour pouvoir savourer sa victoire. La perspective de retrouver sa femme à la maison ne le gêne pas outre mesure car elle a appris, en dix ans de mariage, à le laisser en paix quand il le désire.

Il y a dix ans, il a épousé Barbara parce qu'elle était jolie, de bonne famille et qu'elle rehaussait son standing. De plus, elle a tout de suite accepté qu'elle passerait toujours après les ambitions de ce jeune loup qu'elle adore. Pour lui, le mariage était une nécessité à laquelle il ne voulait pas se soustraire. Il entendait rester libre de mener sa vie sexuelle comme bon lui semblerait, mais son épouse lui servirait de *bouclier* pour le protéger des chercheuses de maris. D'ailleurs, il préfère avoir des aventures avec des femmes mariées, en particulier avec les épouses de ses associés : c'est encore une façon de plus de les dominer. Barbara se doute-t-elle de ses fredaines extra conjugales ? Probablement ; mais elle a toujours eu la discrétion de ne jamais en faire mention. Elle a appris que le meilleur moyen de garder un homme tel que René est de lui laisser la bride sur le cou.

Leur mariage s'est donc déroulé sans véritable heurt, et de toute façon il est si souvent en voyage qu'il éprouve toujours beaucoup de plaisir à retrouver sa femme, toujours fidèle et compréhensive et une maîtresse parfaite. Elle lui a donné une petite fille adorable, portrait de son père auquel elle donne des joies sans pareilles quand les affaires lui laissent le temps de se consacrer à sa famille.

Tout en conduisant sa nouvelle Mercedes vers son domicile, un magnifique hôtel particulier sur Sutton Place, il pense qu'il est un homme heureux et chanceux.

Dès qu'il pousse la porte d'entrée de sa maison il se sent pénétré de son parfum particulier de bois et de fleurs. Il aime son *home*, bien qu'il n'y passe jamais beaucoup de temps, mais il l'a voulu luxueux, muni de tous les gadgets ultramodernes disponibles sur le marché. Comme il l'avait prévu, Barbara est là, assise dans un fauteuil du salon devant la télévision. Leur fille, Lisa, est chez sa grand-mère en Californie. Barbara la rejoindra dans deux jours et restera là-bas tout l'été. Elle en est ravie, car elle n'aime pas New York ou, le plus souvent, elle se retrouve seule dans cette grande maison, trop impersonnelle à son goût.

« Bonsoir chéri. Alors, comment s'est passé le meeting ? »

« Oh ! Comme d'habitude, barbant ! J'ai eu droit aux félicitations de toute la boîte et ça m'a crevé. Alors, si tu le permets, avant d'aller à la réception de ce soir, je vais aller me reposer. »

Il se dirige vers sa chambre et s'enferme, laissant Barbara à sa télévision et à sa solitude.

La *Cotillon Room* de l'Hôtel Pierre brille de tous ses feux et la foule rassemblée est digne du cadre : jolies femmes en robes du soir, parées de bijoux scintillants, homme en smoking et nœud papillon. René Eagle et sa femme apparaissent et un torrent d'applaudissements les accueillent. Barbara est merveilleusement belle dans un long fourreau noir très sobre, qui met en valeur son corps mince et sa blondeur et, à son cou, une rivière de diamants rivalisant en éclat avec les lumières de la salle. René, en smoking de cérémonie, d'une élégance majestueuse, arbore un sourire triomphant et avance dans

la salle avec son aisance naturelle. On vient vers eux, serremments de mains, félicitations, boutades, tourbillon de lumières et de mots qui donnent le vertige à René. Mais c'est la rançon du succès, il le sait et il joue le jeu. Il doit aussi prononcer un petit discours qu'il n'a pas préparé, comptant sur ses dons d'improvisation pour s'en sortir. On le dirige vers un podium et il se retrouve devant un micro. Voilà ! Il faut plonger ! Pas le temps de réfléchir...

« Mesdames et Messieurs... Je suis ici par la volonté du peuple et je n'en sortirai que par la force des baïonnettes !... »

Silence...

« Ne vous méprenez pas ! Cette phrase n'est pas de moi. Elle a été prononcée le 20 juin 1789 et a marqué le départ de la révolution française...

Rires timides dans la salle.

« Mais bien que de mère française, je n'ai aucun lien de parenté avec Mirabeau et je n'ai pas l'intention de diriger une révolution, mais une renaissance...

Applaudissements...

« L'*International Financial Institution* vit depuis 30 ans sur des structures qui ont fait leur preuve mais qui sont maintenant dépassées. La renaissance qui m'a été confiée signifie un renouvellement de notre organisation interne, en même temps qu'une approche différente dans les affaires internationales. Le monde moderne est un monde de changement constant ; rien ne peut être statique et nous devons nous adapter aux exigences de ce monde en perpétuelle transformation. Ce qui est statique ne peut pas progresser, et notre nouvelle administration a pour but de progresser. C'est pourquoi je compte sur vous tous pour nous aider à conquérir le monde, et nous y arriverons car nous avons un véhicule fantastique : l'IFI. Alors nous, les conducteurs de ce véhicule, devons en tirer toutes les ressources et le faire tourner à 500 l'heure sur une piste de course ! Finies les petites routes de campagne ! Le moment de la grande vitesse est arrivé ! J'espère que ce programme vous convient ! Merci encore de la confiance que vous m'avez accordée. Vous ne le regretterez pas. »

Tout le monde applaudit à ce discours agressif et inhabituel.

« Ils veulent du sang neuf ? Eh bien, ils l'auront ! » se dit René.

Il quitte le podium et se dirige vers le bar. Il a besoin d'un scotch pour se remettre de ses émotions. Il est sur le point d'ouvrir la bouche pour le commander au barman, lorsqu'il est arrêté par une petite main qui lui présente un verre contenant un *scotch on the rock*. Il veut savoir à qui appartient la main et il découvre une jeune brunette en longue robe rose indien.

« Comment savez-vous que c'était cela que je voulais ? » demande-t-il, amusé.

« Je me suis renseignée auprès de M. Norwick qui a l'air de connaître vos habitudes. » Elle le regarde en riant, ses grands yeux noirs brillant de joie.

« A qui ai-je l'honneur de m'adresser, jolie demoiselle ? »

« Mon nom est Patricia Norwick, pour vous servir, cher Monsieur... »

Steve Norwick est l'un des plus gros actionnaires de l'IFI. On le craint et on le respecte, et René partage ces sentiments avec les autres. Il savait que Norwick avait une fille, mais il ne l'avait jamais rencontrée. Il se sent flatté de l'intérêt qu'elle lui témoigne, mais son côté soupçonneux lui souffle de se méfier. Il plonge son regard dans celui de la jeune fille et ce qu'il y voit lui cause un choc : il y lit un désir si pressant qu'il pense qu'il pourrait la prendre là, devant tout le monde ! René ne sait pas rester insensible à un

appel de ce genre. L'effet est instantané : il ressent une tension si irrésistible qu'il faut faire quelque chose, n'importe quoi, pour se libérer. A-t-elle compris qu'il répond à son appel ? Sans doute, car elle lui prend la main et l'entraîne à sa suite. Il ne sait pas ce qu'il fait, il passe à travers les convives sans les voir, suivant cette jeune inconnue sans se poser de questions. Elle a l'air de savoir où elle va. Ils arrivent devant une porte qu'elle ouvre à l'aide d'une clé qu'elle a sorti de son sac de soirée, et tous deux pénètrent dans une chambre de l'hôtel.

Dès que la porte est fermée, Patricia se précipite sur lui et le déshabille nerveusement, tout en faisant glisser sa robe sous laquelle elle est entièrement nue. Elle le pousse sur le lit, se met sur lui et commence à le chevaucher comme une walkyrie, en poussant des cris rauques. Il se prend au jeu et répond à l'ardeur de Patricia par une ardeur égale, et ils aboutissent ensemble à un orgasme fantastique.

Encore haletant, il n'arrive pas à croire à la réalité de ce qui vient de se passer. Maintenant elle est allongée près de lui, sans le toucher.

« J'ai eu envie de toi dès que je t'ai vu » dit-elle d'une voix calme. « Tu sais, je ne peux pas résister quand ça me prend. Il paraît que je suis une nymphomane. Mais ça ne va pas plus loin. Alors, tu peux oublier l'incident. On n'en parlera plus. Adieu ! »

Elle se lève et court dans la salle de bain dont elle ferme la porte. Il est éberlué par une telle réaction, mais, philosophe, il n'essaie pas d'approfondir. Les femmes ont toujours été des énigmes pour lui, et même quand il croit les comprendre, il doit se rendre à l'évidence : il se trompe souvent. Lui qui peut manipuler les hommes d'affaires les plus coriaces, il perd les pédales avec les femmes. Alors, il a pris le parti de les dominer et de ne jamais essayer de les comprendre. Cela marche, en général. Il ne peut pas se passer des femmes mais il n'a pour elles aucune sympathie particulière. Il s'en sert, c'est tout. Mais ce soir il a vraiment l'impression qu'on s'est servi de lui. Enfin, pour une fois, cela change un peu.

De retour dans la salle il voit Barbara se précipiter vers lui.

« Ou étais-tu ? Tout le monde te cherchait ! Tu as l'air...tu as l'air...

« Quoi, de quoi ai-je l'air ? Fiche moi la paix !

Il lui tourne le dos et se dirige vers un groupe d'hommes qui discutent.

La soirée se termine sans autre incident et les Eagle rentrent chez eux sans se parler. Elle a l'air triste, mais il se dit que cela lui passera. Les femmes sont toujours jalouses et il accepte ce fait comme une calamité avec laquelle il faut vivre.